

Dossier

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[94] (2006)**

Heft 1506

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Sport: les femmes ne jouent pas dans la même équipe que les hommes

Depuis plusieurs décennies, les femmes sont nombreuses à pratiquer une activité physique, quelle soit de loisir ou de compétition. En Occident, elles peuvent – en théorie du moins – pratiquer le sport de leur choix. La répartition sexuée des pratiques sportives - davantage de patineuses que de boxeuses - serait-elle le fruit d'une simple «préférence» des femmes ?

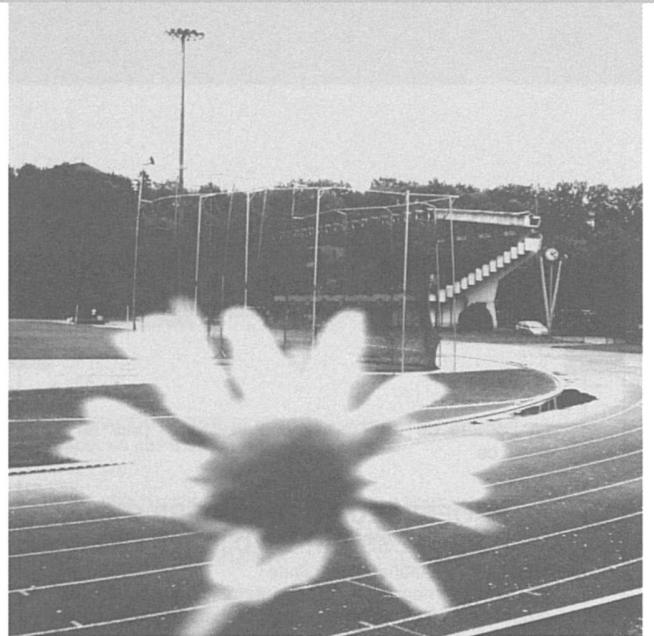
ESTELLE PRALONG

Une pratique masculine

Le sport est une pratique historiquement masculine destinée à renforcer le courage, la capacité à se battre et la propension à la domination : un espace de construction de la virilité en lien direct ou symbolique avec la guerre. Jusqu'au début du XXe siècle, les femmes en sont exclues. Il est incompatible avec la représentation de la féminité de montrer ses chevilles, ses cheveux, d'être en sueur, de fournir des efforts physiques trop violents... D'ailleurs, pour Pierre de Coubertin, baron et initiateur des jeux olympiques modernes, «une Olympiade femelle serait impratique, inintéressante, inesthétique et incorrecte»¹. Ces interdictions et prescriptions évoluent, mais il s'agit toujours de préserver les «assignations naturelles» de la femme: procréer et séduire. L'enjeu consiste à sauvegarder la «bonne féminité»: la femme-mère ou la femme-bel objet selon les canons en vigueur. Ainsi, par exemple, l'équitation est d'abord proscrite pour protéger les organes de reproduction; les tenues sportives représentent un enjeu important, d'abord pour préserver la décence de la femme-mère puis, aujourd'hui, plus souvent pour mettre en valeur la séduction de la femme-bel objet. Que l'on songe aux compétitrices de beach-volley !

Le sport se féminise

En 1896, les premiers Jeux olympiques modernes ne sont pas ouverts aux femmes, il faudra attendre quatre ans pour que les joueuses de tennis puissent participer à la fête. C'est surtout en 1912 en Suède que les femmes s'inscrivent dans l'histoire olympique : cinquante-sept sportives concourent en gymnastique ainsi qu'en natation grâce au combat de la future médaillée olympique, la nageuse Fanny Durack. Dès lors, poussé par des championnes comme la joueuse de tennis Suzanne Lenglen, l'athlète noire Wilma Rudolph, ou encore la cycliste Jeannie Longo, le CIO ouvrira de plus en plus de compétitions aux femmes. Aujourd'hui, leur participation aux JO est



importante, elles sont nombreuses et ont accès à la majorité des épreuves. Cependant, le sport de compétition en général demeure plutôt l'apanage des hommes. Les femmes ont surtout investi le sport en tant que loisir et technique d'entretien du corps. Cette féminisation, entamée après la Seconde Guerre mondiale, s'est accentuée dans les années septante et huitante, sous la poussée du féminisme mais aussi du culte du corps et de la performance. Pratiquer une activité physique, apprendre à maîtriser son corps, à se dépasser est perçu comme propre à augmenter ses performances dans un monde professionnel lui aussi investi par les femmes. Ces dernières sont nombreuses dans un secteur tertiaire qui prend de l'ampleur et qui les met en relation avec du public. Leur devoir d'entretien du corps en est renforcé. L'importance grandissante de l'apparence est aussi liée à la télévision et à l'inflation d'images qu'elle suscite. Ainsi, aujourd'hui, les femmes sont presque aussi nombreuses que les hommes à faire du sport et sont libres de leur choix en la matière. Seraient-elles devenues les égales des hommes face au sport ?

Plutôt patineuses que boxeuses !

Toutes les activités physiques sont ouvertes aux femmes, pourtant hommes et femmes n'ont pas les mêmes pratiques. Cette féminisation différentielle s'inscrit dans une évolution historique et les premières pratiques sportives investies par les femmes sont les danses, les gymnastiques, l'équitation. La natation, les sports de glace et l'athlétisme suivent de près. La différence s'inscrit dans le choix des disciplines, mais aussi dans les modalités de sa pratique. Les femmes préfèrent s'adonner au sport hors des institutions et de la compétition et privilégient les activités de loisir et d'entretien du corps. Comme le souligne la sociologue française Catherine Louveau, c'est un peu comme si le sport était pour les hommes et le corps pour les femmes. Cette répartition différenciée se fonde sur l'appartenance sexuelle et les assignations qu'elles impliquent. Les femmes se doivent de pratiquer des sports dits «féminins» : la danse, le patinage artistique supposent des compétences chorégraphiques, de l'harmonie de la souplesse. Ce sont des activités pour lesquelles l'apparence est importante et qui utilisent les artifices dits de la féminité: le maquillage, les costumes, le sourire... Les activités physiques dévolues aux femmes sont celles qui leur permettent de correspondre aux canons de la féminité en vigueur dans un temps et une société donnée. Cela suppose prescriptions et interdictions: elles se doivent de

répondre à une attente sociale qui les souhaite minces, longilignes, désirables; elles seront plutôt patineuses que boxeuses ! Les sportives «trop» musclées suscitent des réactions violentes. Que ne dit-on pas de la joueuse de tennis Amélie Mauresmo qui est arrivée sur le circuit avec un jeu en force et un physique imposant. Elle transgresse les règles tacites du genre et doit sans cesse réaffirmer qu'elle est une femme !

Les femmes sont moins nombreuses dans le cyclisme, le football, le vol libre, les sports mécaniques, les sports de combats, etc. Les activités qui exigent de la force physique, des compétences techniques, une prise de risque importante et qui se déroulent dans les grands espaces demeurent majoritairement aux mains des hommes. Ils doivent être forts, compétents, entreprenants, c'est ce que l'on attend d'eux ! Ainsi, certains sports, comme le rugby ou le football, constituent des bastions masculins: ils fonctionnent comme des espaces privilégiés de construction de la virilité dont les femmes sont, de fait, quasi exclues. Les hommes sont aussi plus nombreux dans les pratiques sportives de compétition. En bref, en matière de sport comme ailleurs, il existe des pratiques masculines et des pratiques féminines. D'ailleurs, les sportifs «transgressifs» suscitent des réactions plus ou moins virulentes: le champion de patinage artistique Stéphane Lambiel doit faire face aux récurrentes mises en doute de sa virilité...

Le sport aux prises avec le genre

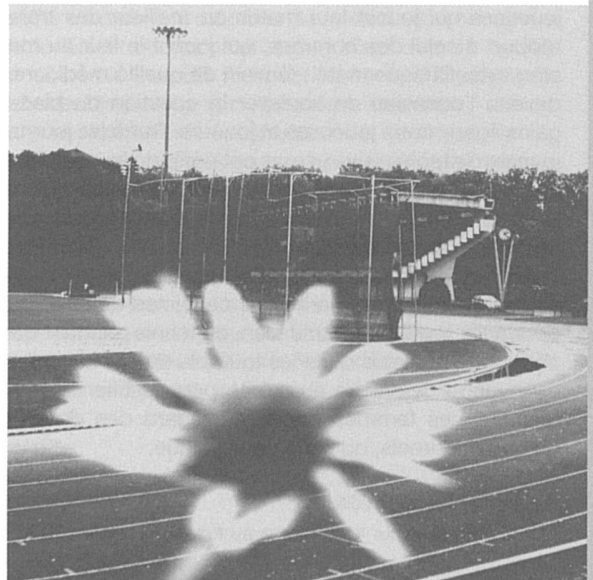
Cette distribution différentielle des hommes et des femmes dans les activités sportives signifie que l'espace sportif – pourtant actuellement perçu comme ouvert, mixte et paritaire – est un lieu de reproduction des rapports sociaux de sexe. Les attentes et les assignations divergent selon que l'on soit un homme ou une femme et la hiérarchie entre les sexes – favorable aux hommes – est reproduite. Les femmes doivent en réalité souscrire à un plus grand nombre d'interdits et ne sont finalement que partiellement intégrées dans cet espace historiquement masculin. Les frontières entre les sexes évoluent, mais les sports à haute valeur ajoutée – plus prestigieux ou risqués comme la haute montagne ou le football – demeurent l'apanage des hommes. En effet, le sport est une activité sociale et culturelle et en tant que tel aux prises avec le genre. Ceci d'autant plus que le sport engage fondamentalement le corps, dépositaire du sexe biologique. La socialisation des petites filles et des petits garçons se fait d'abord par l'imitation des autres significatifs, le père, la mère... C'est «l'apprendre par corps» de Marcel Mauss qu'on pourrait définir comme une éducation diffuse qui structure les techniques du corps selon l'appartenance sexuelle. Ces assignations différenciées à certains comportements, les valeurs associées à certaines activités selon qu'elles soient considérées comme masculines ou féminines, constituent une «incorporation» des rapports sociaux de sexe. Cette première éducation par le corps construit une base de socialisation à la fois corporelle, cognitive et symbolique qui influe sur la gestion de l'espace, sur les désirs etc. Ces assignations sexuées proviennent de la famille mais aussi, malgré le discours égalitaire, de l'école. Ces attentes s'appuient sur le biologique et sont vécues comme naturelles – ce qui fait leur force – bien qu'elles soient socioculturelles.

Le sport ne constitue donc pas un espace neutre du point de vue des rapports sociaux de sexe. Au contraire, toujours selon Catherine Louveau, le sport est en homologie structurale avec la division de toutes les formes de travail. Il existe des métiers d'hommes, des sports d'hommes et des tâches d'hommes. Les professions qui impliquent la force, le risque, un savoir-faire technique, technologique ou scientifique sont plutôt masculines. Cela s'accroît dès lors qu'il s'agit d'activités impliquant armes, combats ou grands espaces. Les responsabilités et les métiers les plus prestigieux restent majoritairement aux mains des hommes ; comme dans le monde du sport.

La «préférence» des femmes pour certains sports – comme pour certains métiers – est le fruit d'une conciliation complexe entre leur goût, leur libre-arbitre et une socialisation qui leur assignent certaines compétences et certains comportements. Pourtant, l'incursion, quoique restreinte, des femmes dans des activités physiques impliquant une apparence et une attitude considérées comme masculines existe bel et bien. D'ailleurs la prise de conscience de ces injonctions normatives – cherchant à préserver la différence des sexes – permet de les dépasser. L'existence de la boxe féminine n'est pas un mirage cinématographique de Clint Eastwood, mais elle est réelle et incarnée par des compétitrices – par exemple Laila Ali – dont l'art et la technique n'ont rien à envier à celle des hommes !

¹Henri Charpentier et Euloge Boissonnade, *La grande histoire des Jeux olympiques*, France-Empire, 1999

²Catherine Louveau, *Sexuation du travail sportif et construction sociale de la féminité*, in Cahier du genre, no 36, 2004, pp. 163-183, Ed L'Harmattan, 2004



Wimbledon 2006, pour un salaire au mérite ?

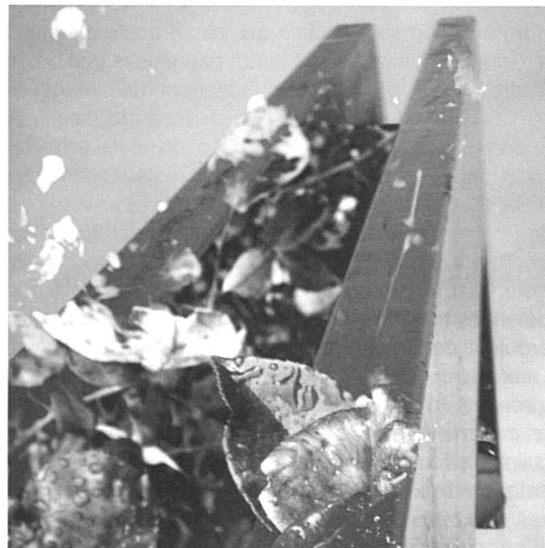
«Béthanie Mattek a pénétré sur le Central en victime expiatoire, fagotée d'un short qui ne dissimulait rien de ses rondeurs inadéquates et apathiques.¹»

Voilà le genre d'argument avec lequel d'aucun justifiait les gains moindres attribués aux joueuses de tennis lors du dernier tournoi de Wimbledon.

E.J.-R.

Dans le monde professionnel non sportif, si les inégalités de salaire sont toujours criantes, elles font au moins l'objet d'un désaveu, fût-il de façade, presque unanime. En revanche, dans le monde professionnel sportif et médiatique, il en va un peu autrement, car si comme le révèle, sans grande surprise d'ailleurs, le Bureau international du travail (BIT) «les inégalités et les barrières liées au sexe existent dans toutes les professions, y compris le sport²», la justification de ces inégalités se fait avec une relative bonne conscience. Ainsi, toujours selon le BIT, «les athlètes femmes professionnelles gagnent moins d'argent que les hommes, parce que l'on considère que les sports exercés par les femmes attirent moins d'audience, moins d'argent, moins de couverture médiatique, moins d'adhésion.» La crise qui a secoué le tournoi de Wimbledon en 2006 aura démontré à quel point ces considérations ont la vie dure. En effet, au printemps dernier, Wimbledon, dernier tournois du grand chelem à moins rémunérer les joueuses que les joueurs, a fait l'objet de critiques de la part du Premier ministre britannique Tony Blair. Mais, malgré ces remontrances, le All England Club, chargé de l'organisation du tournoi est resté sur ses positions arguant du temps moindre que les joueuses passent sur le terrain par rapport aux joueurs. Une bonne partie de la presse est alors entrée dans le débat, certains journalistes se laissant aller à des comptes d'apothicaire sur le salaire horaire des joueuses qui jouent leur match au meilleur des trois sets par rapport à celui des hommes, qui jouent le leur au meilleur des cinq sets. Chaque match féminin de qualité médiocre est aussi devenu l'occasion de soulever la question du bien-fondé de gains égaux entre joueuses et joueurs. Outre les journalistes, les joueurs de tennis eux-mêmes ont défendu leur salaire supérieur, avec toujours les mêmes arguments: le temps et la qualité du jeu des joueuses étant inférieur à celui des joueurs, les joueuses ne méritent pas d'être rémunérées à hauteur des dieux du court.

Une question cependant n'est venue à l'esprit de personne : est-ce qu'un joueur mérite des centaines de milliers de francs pour avoir joué, fût-ce très bien, au tennis pendant quinze jours comme c'est le cas dans les tournois du grand chelem ? Parce qu'invoquer le salaire au mérite pour justifier la rémunération moindre des femmes paraît, au regard des dotations de ce genre de tournois, quelque peu cynique.



Inégalité salariale dans le sport : circulez, il n'y a rien à voir

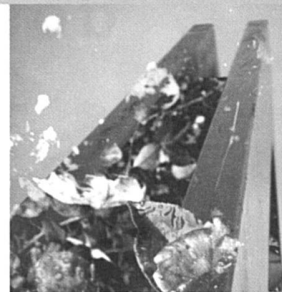
Lors de la dernière journée internationale de la femme, on aurait pu espérer que l'association entre le Comité international olympique (CIO) et le BIT, fournisse quelques données précises sur le problème des inégalités salariales dans le sport. Or il n'en est rien. Les rares précisions en la matière proviennent de la Commission nationale américaine sur l'égalité de rémunération¹ qui dans un rapport dénonçait, par exemple, que les salaires des joueuses de basket américaines n'équivalaient qu'à 2% du salaire de leurs homologues masculins. Et si par-ci, par-là, quelques signes encourageants apparaissent lorsqu'il s'agit de sport de haut niveau – égalité de traitement au marathon de Singapour, lors de la plupart des tournois du grand chelem de tennis, etc. – rien ne filtre sur le salariat du sport en général. Il faut dire que parler d'argent n'est pas facile, parler gros sous, comme c'est le cas pour le sport de haut niveau, est franchement difficile, quant à parler inégalité, c'est quasi mission impossible.

¹ www.pay-equity.org

¹ Le Temps du 29/06/06

² Faits et chiffres sur les femmes au travail, BIT, mars 2006

L'esthétique sportive



Le sport semble être un territoire entouré de fils barbelés où pour y entrer, les femmes devraient se revêtir d'un string (pour plaire aux hommes). Zidane ou Ali sont des icônes. Jeannie Longo, championne de France de cyclisme pendant de nombreuses années, une anonyme. Encore aujourd'hui, les femmes n'auraient-elles pas leur place dans le domaine du sport ?

AMAL SAFI

Le sport, en tant que phénomène de société, est un sujet très peu abordé en sociologie et même en littérature. Il constitue en fin de compte, dans la presse, une simple rubrique. Cependant, il n'est pas fréquent de voir des sportives dans cette rubrique. Quand de nombreux hommes sont mis sur un piédestal, élevés au rang d'icône, les femmes sont systématiquement oubliées. Leurs exploits ne seraient-ils pas dignes de l'intérêt du public ?

De plus, les quelques rares sportives connues se concentrent dans quelques disciplines comme le patinage ou le tennis, elles demeurent malheureusement absentes dans des disciplines comme les sports de combat ou d'équipe. Comment expliquer ce choix médiatique de ne se pencher que sur des performances masculines, ou sur des performances féminines qu'à la seule condition que grâce et beauté esthétique en fassent partie ?

Dans l'inconscient collectif, certaines disciplines seraient-elles encore aujourd'hui incompatibles avec l'image que la société se fait des femmes ? Et justement, à propos d'image, ne compare-t-on pas sans cesse le corps des sportives à un corps d'homme, en disant que le leur est dénué de toute féminité, car beaucoup trop musclé. Le corps d'une femme n'a-t-il pas le droit d'être sculpté par ses efforts physiques ?

A quels hommes pensons-nous lorsque nous évoquons des sportifs ? Il y a Zidane, incontestablement (que son viril « coup de boule » a rendu encore plus célèbre), David Douillet, figure sympathique et attachante du judoka émotif, Roger Federer, devenu l'idole des jeunes Suisses... Et il en reste bien d'autres. Le monde les perçoit comme des légendes vivantes, la volonté, la force et la détermination réunies en un corps ; en bref, des personnalités nobles.

A présent, évoquons les sportives : Amélie Mauresmo, championne de tennis, ose faire son coming-out en clamant haut et fort son homosexualité. Dans le tennis toujours, Anna Kournikova, qui a préféré une carrière de mannequin. Mais aucune femme aussi connue dans le monde du football, du judo, du basket-ball ou alors il est difficile de les trouver d'un seul coup, sans une réflexion de plusieurs minutes...

Pourtant il y a bien eu cette année une championne du monde de ski, de cyclisme, de golf, et dans toutes les autres disciplines. Qui sont-elles ? Pourquoi les médias ne leur accordent-ils aucune importance ? Elles ont pourtant donné de leur énergie, ont eu l'audace de vivre leur passion, ont fait des sacrifices énormes pour parvenir à leur niveau. Mais malgré

tous ces efforts, ces sportives ne sont pas reconnues.

La preuve dans le face à face suivant. Tout le monde a déjà entendu parler de Lance Armstrong et tous les médias se préoccupent de sa santé et de ses performances, alors qu'une Jeannie Longo, multiple championne du monde, cycliste à la longévité exceptionnelle suscite indifférence, voire sarcasme.

« Les sportives dont le corps nécessite une musculature développée sont souvent décrites comme masculines, voire « affreuses » »

Mais peut-être que Jeannie Longo n'est pas aussi connue que Martina Hingis car dans sa discipline, elle est vêtue d'un casque et d'une combinaison en lycra qui lui recouvre une bonne partie des jambes, alors que Martina, avec sa mini-jupe blanche qui s'envole à chacun de ces mouvements, paraît probablement beaucoup plus désirable. Car en définitive, voilà ce qui importe : l'esthétique. A l'heure actuelle, il semble que pour être une sportive reconnue, il faille arborer une certaine féminité, un certain érotisme, aussi dans la pratique de son sport. Exit les corps bodybuildés de certaines joueuses de basket-ball, les médias s'intéressent aux jeunes et jolies sportives, il semble qu'elles seules méritent qu'on leur consacre quelques lignes dans les journaux ou quelques phrases à la télévision.

A l'inverse, les sportives dont le corps nécessite une musculature développée sont souvent décrites comme masculines, voire « affreuses ». Il semble que sans l'apparence classique de la mère nourricière (c'est-à-dire avec des seins et une paire de fesses), on soit un homme et dès lors les exploits sportifs comptent pour beurre.

Malgré tout, des exceptions existent: Marion Jones, grande sprinteuse américaine, est reconnue comme une des plus grandes championnes du monde athlétique, et en dépit de son corps dessiné comme une machine de guerre, elle connaît une certaine notoriété et une popularité que beaucoup de sportifs pourraient lui envier. Du côté français, Marie-Jo Pérec, grande athlète, est aussi beaucoup appréciée dans son pays.

Quoiqu'il en soit, le milieu sportif reste conservateur : il semble évident que les femmes ne sont pas les bienvenues dans toutes les disciplines, surtout celles qui exigent de la force, une énorme capacité d'endurance et une certaine puissance, des qualités qui sont couramment admises comme typiquement masculines. Néanmoins, les mentalités ne semblent pas si cloisonnées que cela, et quelques femmes parviennent quand même à être reconnues et admirées pour leurs efforts. Mais restons réalistes, les sportives les plus médiatisées restent celles qui sont les plus « sexy » aux yeux des journalistes...

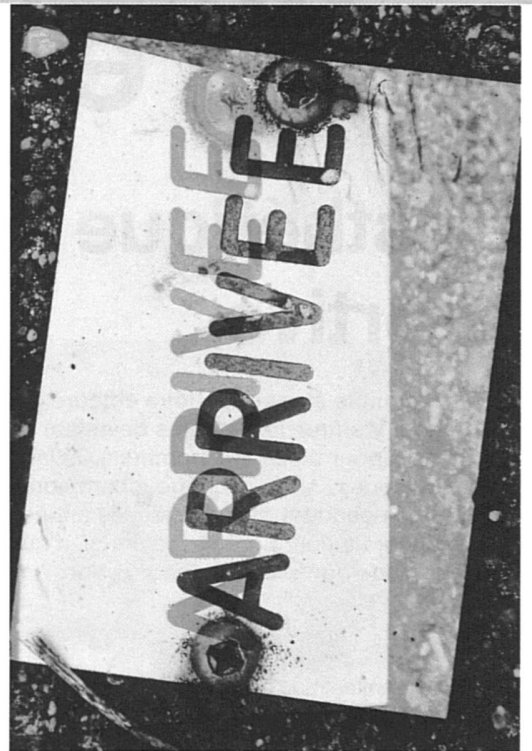
Des épaules solides, un film franco-suisse à la hauteur de la compétition.

Lauréat du festival Cinéma tout Écran de Genève en 2002, « Des épaules solides », de la réalisatrice franco-suisse Ursula Meier, questionne le rapport au corps dans la compétition sportive féminine.

AURIA MIOT

Sabine est une adolescente à la silhouette androgyne et aux yeux de braise qui se destine à devenir une athlète de haut niveau. Dans ce but, elle suit sa scolarité dans un internat sport-études où elle vit au rythme régulier des horaires de l'école. Sabine est ambitieuse, déterminée et elle s'entraîne sans relâche. Mais rien ne peut y faire. L'élève manque de force aux yeux de Galewski, son entraîneur. De profondes divergences séparent les deux athlètes : d'un côté une ado dopée par le sport, de l'autre un ancien champion quinquagénaire. À la suite d'un accident sportif qui frappe une camarade, le rapport de confiance entre Sabine et son coach se brise. Galewski abandonne la jeune sportive alors qu'elle est en train de se préparer à une importante compétition. C'est ainsi qu'elle va chercher la protection et les conseils de Rudy, le numéro un de l'équipe masculine. Mais, l'équilibre psychologique de l'adolescente est désormais fragilisé. La rage et l'envie fébrile de se dépasser l'entraînent vers l'excès, vers la violence, jusqu'au mépris de la vie humaine, dans une chute où même l'amour n'est qu'un instrument au service de la performance athlétique.

Des épaules solides appartient à la collection « Masculin Féminin » initiée par Arte, la chaîne franco-allemande, dans le but d'encourager la réalisation de fictions parlant des relations homme-femme. Le film d'Ursula Meier, tourné en numérique, approche cette question par le biais de la compétition sportive entre adolescents. « La question du « masculin-féminin » me semble fascinante dans le domaine du sport de haut niveau. Il y a les compétitions des garçons et celles des filles, il y a les records des garçons et ceux des filles, toujours inférieurs. Et puis surtout, il y a cette manière dont le féminin ne peut s'empêcher de mimer le masculin, de le prendre comme modèle, comme référence », explique la réalisatrice. En effet, Sabine se confronte à Rudy, elle veut courir comme lui, le battre, malgré leurs différences génétiques, morphologiques. Mais, Ursula Meier va plus loin dans l'analyse des rapports entre les deux



sexes. Elle met aussi en évidence la pluralité et l'ambiguïté de cette relation. La jeune athlète et Rudy s'attirent l'un l'autre, ils se cherchent, ils s'unissent. L'homme et la femme s'aiment et se complètent. Non seulement. Sabine veut s'approprier la force de Rudy, à travers l'union de leurs corps, la fusion de leurs gênes. Comme dans un rite animiste, Sabine phagocyte son adversaire pour s'emparer de sa puissance et devenir plus forte. Voilà que le deuxième sexe imite, singe l'homme. En situant le paroxysme de la chute de la jeune athlète dans la tentative infructueuse de dépasser sa nature féminine, la réalisatrice porte un jugement sur cette attitude misogyne. « Un corps n'est pas une machine, il a ses mystères, ses faiblesses, et peut à tout moment s'abandonner. Poussant son corps à bout, voulant dépasser ses propres limites, Sabine, effrontée, acharnée, butée, finit par être dans le déni d'elle-même et des autres et se bat précisément avec ce qui lui échappe », commente Ursula Meier.

« Il y a les compétitions des garçons et celles des filles, il y a les records des garçons et ceux des filles »

Tourné en 25 jours et avec un petit budget, *Des épaules solides* est un film captivant. Malgré des moyens réduits, le travail d'Ursula Meier côtoie, en raison de son scénario, des oeuvres comme *Million dollar baby* de Clint Eastwood ou *Pat and Mike* de George Cukor, avec Spencer Tracy et Catherine Hepburn. Il y a là un vrai sujet et une réelle réussite, autant pour la critique que pour les acteurs. « C'est pour moi l'un des meilleurs films que je n'aie jamais tournés, d'autant que je suis le plus souvent déçu par les films que je tourne, par le décalage entre les intentions et le résultat final. C'est vraiment un film extraordinaire, unique, qui m'a totalement troublé », affirme Jean-François Stévenin qui interprète Galewski. Ce succès est probablement dû également à Louise Szpindel, dans le rôle de Sabine. L'actrice a remporté en 2002 le prix de la meilleure interprétation féminine au festival Cinéma tout Écran de Genève.



« Il faut comprendre que l'on est obligé de tenir compte des intérêts du public »

Anne-Marie Portoles est cheffe de la rubrique des sports au Département de l'Actualité de la Télévision suisse romande.

PROPOS RECUEILLIS PAR VALÉRIE BALLEYS

L'émilie : Il y a très peu de femmes dans le journalisme sportif, comment avez-vous été amenée à vous occuper de la rubrique des sports au département de l'actualité ?

Anne-Marie Portoles : Il y a beaucoup de femmes journalistes dans le Département de l'actualité, mais concernant le sport, nous ne sommes en effet que trois femmes sur une trentaine de journalistes sportifs à la TSR. Pour ma part, j'ai eu un parcours relativement atypique. J'ai d'abord passé une licence en sciences économiques et j'ai travaillé ensuite dans le marketing. A côté de ma vie professionnelle, je faisais de l'athlétisme et c'est en fait le sport qui m'a amenée au journalisme et non l'inverse. J'ai commencé à m'occuper du bulletin de mon club d'athlétisme à Lausanne et un ami qui quittait ses fonctions au journal 24 heures m'a contactée pour que je reprenne à sa place la rubrique d'athlétisme vaudois. J'ai fait cela un certain temps à côté de mon travail puis, un jour, j'ai quitté ma place et ai décidé de faire mon stage de journaliste.

L'émilie : On associe souvent le sport à l'image de la virilité, est-ce que vous souffrez des stéréotypes étant en charge de cette rubrique ? Notamment de commentaires sexistes de certains spectateurs ?

A-M P. : J'ai occupé pratiquement toutes les fonctions dans le journalisme sportif : reportage, résumé, portrait, interview, commentaire en direct d'athlétisme, de volley ou de basket et je n'ai jamais eu droit à des commentaires sexistes. Je pense que du moment qu'on prouve ses compétences, il n'y a pas de problème. Mais vous n'avez pas la possibilité de montrer la moindre lacune car là, oui, je pense que l'on vous attend au tournant. Toutefois, il existe aussi certains bastions typiquement masculins. Par exemple, je ne suis pas sûre que si une femme commentait en direct un match de football ou de hockey, il n'y aurait pas certaines réactions de spectateurs.

L'émilie : Comment les médias peuvent-ils contribuer à la valorisation du sports féminin ? Pourquoi ne voit-on pas véritablement de retransmission de matchs féminins à la télévision, notamment de sport d'équipe qui sont très populaires lorsqu'ils sont joués par des hommes ?

A-M P. : Je viens d'un sport aussi bien pratiqué par des femmes que des hommes, l'athlétisme. D'ailleurs ce sport-là ne

fait pas véritablement l'objet de discrimination de traitement dans les médias. C'est vrai que dans d'autres sports, il existe beaucoup plus de discriminations. Le football est l'exemple typique, mais il faut dire qu'en Suisse romande, c'est un sport qui n'a pas encore pris au féminin. Je pense que s'il y avait une équipe de football nationale féminine qui marchait et faisait des résultats, on s'y intéresserait. Il faut comprendre que l'on est obligé de tenir compte des intérêts du public.

L'émilie : Mais ne pensez-vous pas que c'est aussi en montrant des équipes féminines de football que l'on génère de l'intérêt ?

A-M P. : C'est toujours la question du serpent qui se mord la queue. Je pense tout de même qu'il faut des résultats pour générer l'engouement du public. La semaine dernière par exemple, a eu lieu le championnat du monde cycliste de course contre la montre en Autriche et une Suissesse, Karin Thürig, a obtenu une médaille d'argent. On a décidé qu'on en parlerait trente secondes et c'est vrai qu'une fille de la rédaction a fait cette réflexion : « si c'était un homme on en parlerait beaucoup plus ». Mais de manière générale, je n'ai pas l'impression qu'il y a de fortes discriminations hommes-femmes dans ces choix. On se base plus sur d'autres critères pour choisir les informations que l'on va traiter, par exemple si le sportif ou sportive est suisse romand-e ou suisse alémanique ou s'il s'agit d'un sport considéré comme majeur ou mineur en Suisse.

L'émilie : A votre avis, les femmes sont-elles autant soutenues que les hommes lorsqu'elles veulent se lancer dans une carrière sportive et quelles seraient les mesures qui pourraient selon vous aider à valoriser le sport féminin ?

A-M P. : Il n'existe en effet pas les mêmes structures. Par exemple, j'ai moi-même deux filles de 12 et 8 ans. L'aînée faisait du basket et a voulu trouver un club pour continuer à un autre niveau. L'Association genevoise de basket avait d'ailleurs fait toute une campagne pour encourager le choix de ce sport au féminin. A cet âge, il n'y a que peu d'équipes exclusivement féminines, mais plutôt des équipes dites mixtes sur Genève. Nous avons donc cherché des clubs mixtes relativement proches de notre habitat, mais à chaque fois, il n'y avait en fait que des garçons. Pour finir, ma fille a renoncé. C'est donc aussi à cet âge là qu'il faut favoriser l'accès à des sports qui ne sont pas traditionnellement féminins.